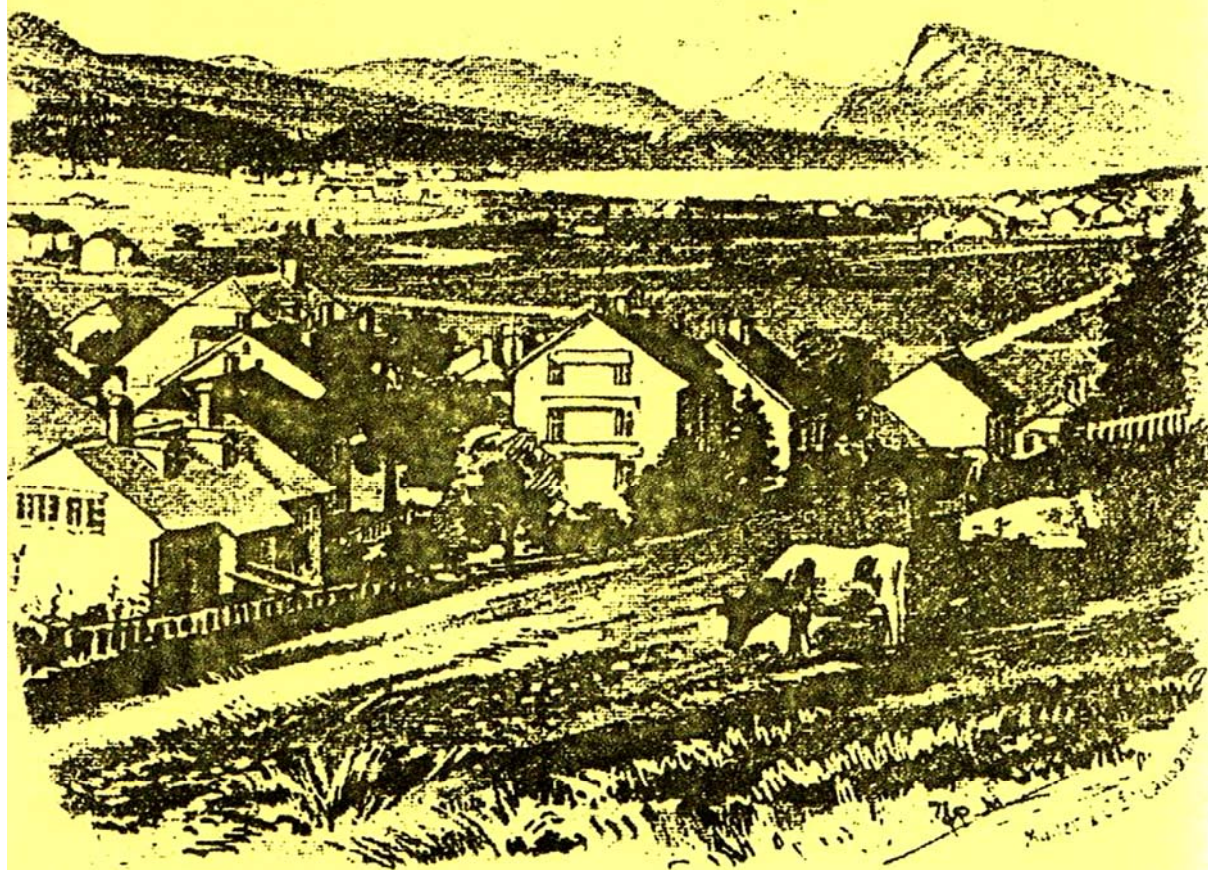


MARCEL GOLAY

REGARD SUR LE XX^e SIÈCLE



ÉDITIONS LE PÈLERIN

COLLECTION "JADIS"

NO 48

MARCEL GOLAY

REGARD SUR LE XX^e SIECLE

1992

EDITIONS LE PELERIN

1993

DANS LA MÊME COLLECTION

17. Annette Dépraz *Un village brûlé, 1984.*
 20. Lucien Reymond *Une course dans le Jura au XVIIIe siècle, 1985.*
 23. David des Ordon *Histoires de loups, 1984.*
 24. David des Ordon *Anecdotes de l'ancien temps, 1985.*
 26. Auguste Piguet *Les néveaux, 1985.*
 27. Lucien Reymond *Les mineurs de la Dent-de-Vaulion (chercheurs d'or), tomes I et II vendus ensemble.*
 29. Annette Dépraz *En passant par les Laisinettes, 1987*
 30. Annette Dépraz *Souvenirs du début du siècle, 1988.*
 31. Fernand Golay *A la recherche du Minotaure, tome premier: "Une enfance aux Bioux", 1989.*
 32. Fernand Golay *A la recherche du Minotaure, tome second: "Une longue route", 1989.*
 33. Emile-Henri Rochat *Manuscrits déposés dans la tour de l'ancienne église du Pont, 1989.*
 34. E.-D. Turrian *Les églises de la Vallée de Joux en 1896, 7 dessins, 1988.*
 35. David des Ordon *Notes historiques sur la Larde, 1991*
 36. Aubert-Schuchardt *Une aventure dans les pâturages du Cerney, 1990.*
 38. Georges Golay *Le Sapin à Siméon, 1990.*
 40. Marcel Golay *Histoires d'autrefois, 1991.*
 41. Claude Berney *Les canons de Bunau-Varilla, 1991.*
 42. Edouard Rod *Un coupable, 1991.*
 43. Auguste Piguet *Bref survol de l'histoire de la Vallée de Joux, 1992.*
 44. Juste Pithon *Cortes et légendes de notre pays de Joux, 1992.*
 45. John Golay *Chronique combière, 1890-1923, 1992*
 46. Charles Lecoultre *Mon enfance à la Golisse, 1993.*
 48. Marcel Golay *Regard sur le XXe siècle, 1993.*
 47. Anciens chroniqueurs combiers *Un incendie au Lieu en 1691, 1993.*

* * *

*Regard sur le XXe siècle, ou le parcours fantastique
d'un petit Combièr à travers l'évolution de ce siècle.*

P R E F A C E

*Ce récit se veut réaliste. Il reflètera et fera
revivre un siècle d'histoire. Avec ses bons et ses
mauvais moments. Il retracera les réalités de la vie
mouvmentée d'une région attachante.*

*Ceux qui n'ont pas connu cette époque, et les
jeunes surtout, s'étonneront peut-être que des gens
aient pu vivre de cette vie qui est tout de même, mal-
gré son aspect ancestral, celle du vingtième siècle.*

*Rendons hommage en passant à ceux qui avant nous
ont peuplé la Vallée. Ils ont fait tout ce que nous
avons hérité d'eux, les constructions en particulier,
avec les habitations, les églises, les collèges, les
fabriques. Il faut le reconnaître, ils ont parfaitement
su gérer leurs affaires. Oui, c'étaient des bâtisseurs
qui ont lutté contre l'adversité, qui ont travaillé
beaucoup et durement, mais qui ont su en somme se
créer une vie assez agréable en tenant compte du peu
qu'ils possédaient autrefois.*

*Maintenant voici déjà la fin du XXe siècle, siècle
du mouvement. Qui s'accélère encore et que rien, sem-
ble-t-il, n'arrêtera, tant la technologie progresse.*

Bon vent à ceux qui suivront.

Et bonne lecture à ceux qui nous accompagnent.

Marcel Golay

Plantons le décor

Imaginez une vieille ferme foraine perdue à mi-hauteur sur le flanc de la Vallée, côté Marchairuz. Une de ces bonnes vieilles maisons bâtie dans les années 1750 environ. Qui se dénommait "Les Mollards du Bas-du-Cherit". Ce n'était pas les Mollards du Brassus appartenant aux Aubert; ce n'était pas non plus les Mollards de Chez Meylan appartenant anciennement à Jules Reymond-Meylan. Celle-ci était dans la même lignée certes, mais c'était la dernière en allant contre la frontière; les Mollards aux "Zuniers", les Golay chez Sonneur. Vous vous direz: "Pourquoi ce nom de sonneur?" C'est tout simplement que l'ancêtre de ces Golay descendait au Brassus à toutes les occasions de sonnerie des cloches. Et en patois, le sonneur, c'est le zunier.

Est-ce que vous vous en rendez compte? Trois quarts d'heure pour descendre et autant pour remonter! On peut dire que les gens avaient le temps, en ce temps-là! Et pas question bien sûr d'un autre moyen de locomotion que les pieds.

D'ailleurs il n'y avait pas de route pour arriver à cette maison. Il n'y en a même pas encore à l'heure actuelle. Seul un chemin à char à travers les pâturages permettait d'y accéder. C'était une de ces bonnes vieilles maisons mitoyennes, avec d'un côté un atelier

d'horlogerie, et de l'autre un atelier de charpentier. Qui d'ailleurs à l'époque n'était pas un peu charpentier ou couvreur ? La cuisine était au milieu, utilisée par les deux ménages. Avec le creux du feu au-dessus duquel était la grande cheminée où se fumait la charcuterie. Sur le creux du feu même, le chauderon où cuisait la soupe de toute la maisonnée. Le parterre de la cuisine était fait de grandes dalles de pierre plates qui ne facilitaient guère évidemment l'entretien et la propreté.

Le rural était aussi utilisé par les deux familles sans distinction aucune. Une époque que je peux qualifier de dorée. Car si les gens n'avaient pas d'argent, et s'ils travaillaient du matin au soir, ils étaient cependant heureux. Et la femme n'avait pas à envier le manteau de fourrure de sa voisine, ni l'homme la belle voiture de son voisin!

L'électricité... c'était un litre de pétrole qui éclairait trois mois. L'eau... elle arrivait à la fontaine du néveau par une conduite faite en tuyaux de bois, captée depuis sa source. On allait la chercher avec un bidon au fur et à mesure des besoins. Il faut le dire, à cette époque, on s'assurait d'avoir une source avec de la bonne eau avant même que de construire. Et quoiqu'on ne la faisait pas analyser à Lausanne, tout le monde se portait bien.

Il y avait aussi le four à pain. Car alors, sans voie de communication, il fallait se débrouiller avec les moyens du bord. On labourait, on semait du seigle et de l'orge et on faisait son pain au four de la maison.

On se pose parfois la question: "Pour quelles raisons bâtissait-on à cette hauteur?" Car si on regarde bien, il y avait partout des habitations de ce genre au même niveau le long de la Vallée. Qui ont presque toutes été transformées en chalets d'alpage, les domaines attenants devenant pâturages. La raison est fort simple. Le climat, à cette hauteur, est beaucoup plus doux qu'au fond de la Vallée. Situation dont ne tiennent plus compte maintenant les habitants avec les chauffages modernes.

Précisons encore qu'autour de cette maison, au début du siècle, il y avait environ 7 à 8 poses de champs et un petit pâturage. Et que le tout appartenait au même Golay dit Chez Sonneur.

Situation dans le temps

Il faut le redire, nos prédécesseurs étaient de grands bâtisseurs. Ils firent bien avant nous des cathédrales, des églises, et puis des collèges, des casinos! et surtout ici nos fabriques d'horlogerie. Que leurs successeurs n'eurent qu'à agrandir et à faire

tourner, ce qui n'a pas hélas toujours été le cas. Mais il demeure malgré tout une belle industrie et un avenir intéressant pour la jeunesse.

On se trouve bien loin malgré tout des premiers habitants de la Vallée. Qui eux, durent défricher et bâtir leur maison afin de se mettre à l'abri. Puis qui se trouvèrent dans la nécessité de trouver leur nourriture qui était à l'origine à base de seigle et d'orge, céréales desquelles on faisait le pain. Les produits du jardin étaient aussi soigneusement cultivés. D'autre part chacun ou presque avait son fusil de chasse et sa canne à pêche pour compléter l'ordinaire.

Au début de ce siècle la population était encore extrêmement modeste, avec des familles nombreuses et très peu d'argent. Il n'était ainsi pas rare de voir tous les enfants d'une même famille porter le même habit de communion. Pas rare non plus de voir un homme ayant acheté un habit pour son mariage, le porter également pour aller au cimetière.

On verra par la suite à quel point la vie a évolué et comment on est passé de la misère à un confort qui pourrait paraître quelque peu indécent à nos anciens du début du siècle s'ils pouvaient revenir parmi nous.

L'enfance

Replaçons-nous dans ce contexte familial. La maison des Mollards appartenait à ce moment-là à une seule

famille dont le dernier des fils avait repris la succession. Qui s'était marié et avait eu deux garçons dont celui qui nous intéresse fut le cadet.

Si vous avez bien suivi le détail de l'habitation, vous aurez compris que le logement était vraiment primitif. Le papa exploitait le domaine en priorité. A côté de ça il travaillait une partie de la journée à l'établi, quand il y avait du travail, ce qui n'était pas toujours le cas, le chômage sévissant périodiquement et laissant souvent derrière lui des périodes de peu de gain, avec une assurance chômage inexistant.

Alors on ne regardait pas aux heures de travail dans une journée. On se levait à cinq heures pour gouverner et le soir on restait facilement à l'établi jusqu'à dix ou onze heures. La journée se passait assez agréablement. Il fallait donc gouverner, puis aller à la laiterie, ce qui demandait trois quarts d'heure pour descendre et autant pour revenir. Tout ça pour quelques litres de lait à dix-sept centimes le litre! Quelle patience! Ces gens, parents et enfants, vivaient ainsi dans leur maison foraine. Mais ils étaient très avantageusement connus, et il ne se passait guère de jours sans que passe un visiteur. On s'arrêtait aux Mollards. C'était toujours une petite causette. On apprenait les nouveaux. Enfin on avait le temps. Et la vie passait ainsi, partagée entre le travail et

les loisirs qui étaient le soir en famille, le père travaillant à l'établi et les enfants s'amusant ou écoutant les belles histoires que les parents savaient si bien raconter.

Je me souviens qu'un jour Charles de la Thomassette était venu avec son chien de chasse. Nous avions une belle chatte tricolore. De peur elle avait sauté sur la grande armoire qui allait presque jusqu'au plafond et n'avait pas rebougé tant que le chien était resté là.

Nous étions ainsi une belle famille, avec des parents tellement gentils que leur gentillesse déteignait sur les enfants. Ce qui n'empêchait pas ceux-ci de faire une bonne crasse de temps en temps. Si peu méchante cependant que tout le monde en riait. Ces parents-là ne savaient pas gronder, et encore moins punir. Ils se donnaient la peine d'expliquer à leurs enfants que leur bonté obligeait à rester tranquille. Une explication claire et ouverte, et ils savaient ce qu'ils avaient à faire. Une vie simple dans une famille simple. Les journées et les saisons se passaient ainsi. Il n'y avait pas beaucoup d'argent. On en dépensait peu d'ailleurs. On vivait surtout au grand air.

La nourriture consistait entièrement en choses naturelles. Avant tout les produits du jardin, légumes et fruits. Chaque automne, c'était la mode, on achetait un porc qui pesait environ huitante kilos à la descente des montagnes, et on finissait de l'engraisser avec les

décrets du jardin de l'automne. A la fin de novembre ou au début de décembre, c'était la grande journée de boucherie, avec, en s'organisant bien, de la viande pour le ménage pour tout l'hiver. Il faisait bon aller à la cheminée dépendre un saucisson, une boucle de fraîche, un morceau de lard ou de jambon. Ces journées de boucherie, quelle fête! Henri du Pré-Rond arrivait de bonne heure. Toutes les installations étaient prêtes. Il n'y avait plus qu'à sortir le condamné du boiton, et hop, tout allait très vite dès ce moment-là. En dehors de cette viande de haute qualité, on achetait un bouilli pour le dimanche, et ce qui restait faisait le dîner du mercredi.

En automne on encavait les produits du jardin: pommes-de-terre, choux et choux-raves, sans oublier le tonneau à choucroute. En s'ajustant bien, la maman arrivait tant bien que mal à passer l'hiver. On allait beaucoup cueillir des petits fruits dans les bois pour les confitures. D'ailleurs il en était de même pour le combustible. Il n'était pas question de se promener dans les forêts sans rapporter sa charge de bois-mort, ce qui économisait de beaucoup le bois de chauffage. Oh! qu'elles étaient belles, ces randonnées dans les bois et les pâturages! Et les champignons en automne... on les visait de loin, car ils avaient le temps de pousser, n'y ayant pas là-haut du monde toute la semaine pour les cueillir au fur et à mesure qu'ils grossissent.

Parfois on agrandissait le tour en allant jusqu'aux Grandes-Roches. En passant à la Burtignière on allait boire de l'eau sulfureuse à la fontaine. Mais d'où pouvait-elle bien venir, cette eau ? Et bien il faut se souvenir qu'anciennement il y avait, sur la Côte de la Burtinière, des mines de fer qui alimentaient les forges du Brassus. Personne n'aurait passé par là sans s'arrêter pour se désaltérer. Mais cette fontaine fut enlevée on ne sait pas pourquoi.

D'autres fois encore on allait au Piquet ou chez Dalloz, ou encore chez Pierroton aux Piquet-Dessus. Chaque fois on avait droit à un sirop à quinze. Pour nous c'était une journée de grand bonheur. On était en famille et cela seul nous suffisait amplement.

La vie était ainsi faite de calme et de tranquillité. On vivait au grand air. Il n'était pas question de pollution. On était sûrement beaucoup plus heureux que les enfants d'aujourd'hui devant leur télévision. On était très bien nourri. Le matin beurre avec fromage et confiture. A neuf heures et à quatre heures, toujours un morceau de bon pain. Une nourriture simple mais saine et bonne. Il faut dire que le lait, c'était du bon lait, et il n'y avait pas plusieurs qualités. Les centrifuges n'existaient pas. Le beurre de même était d'une seule qualité, la meilleure. Il n'était pas question de mélange avec toutes sortes de graisses.

L'habillement comme le reste était forcément simple.

Il n'y avait pas boutique et sur-boutique. Et il n'était pas question de réapprovisionner sa garde-robe. Les gens gardaient fort longtemps leurs habits en y mettant le plus grand soin. Pour les enfants, les mamans se débrouillaient avec les moyens du bord en confectionnant elles-mêmes robes, pantalons et blouses. C'était ainsi. Il fallait bien faire avec ce qui existait.

Il faut dire ici que la maman avait eu un apprentissage de couture de trois ans à Bière. Avant de se former pour aller deux ans en Italie, chez le Comte de Horchi, pour enseigner le français aux enfants. Puis quatre ans en Allemagne pour la même raison. C'est dire qu'elle avait acquis des habitudes et qu'elle était au point, tant pour élever ses enfants que pour gérer son ménage.

Les jouets... il fallait se les inventer. Il n'y avait pas de bazar qui vendait des trains électriques ou des autos avec conduite à distance. On allait chercher une dizaine de belles pivettes, on y plantait quatre bois secs pour faire les jambes et un pour la queue. On préparait une place au jardin avec de petits cailloux pour faire l'écurie et la journée durant on s'amusait ainsi.

Un jour que nous étions descendus, mon frère et moi, sur la côte pour nous amuser sur la grande terrasse où il y avait un grand sapin, une achote comme on l'appelait, on entendit tout d'un coup le pouet-pouet d'une

auto venant de France. Comme on nous avait bien mis en garde contre les bêtes sauvages et surtout contre la rage, car il y en avait aussi à cette époque, pris de panique nous nous précipitâmes du côté de la maison en hurlant de peur! La maman qui était toujours aux aguets, vint cependant à notre rencontre pour nous rassurer. C'était la première fois que nous voyions, mais surtout que nous entendions, une automobile.

Si l'été se passait dehors, l'hiver nous étions prisonniers de la neige. Mais la maison était vaste, et l'on trouvait toujours un petit coin pour bien s'amuser. On n'en demandait pas tant.

Je me souviens d'une fois où il fallut descendre une génisse au Brassus. Il y avait un mètre vingt de neige. Tous les hommes des environs vinrent avec des pelles pour ouvrir une tranchée qui était bien longue de trois kilomètres. Ils avaient travaillé toute la journée. C'était cela, la solidarité, et on savait ce que c'était. Car on avait toujours besoin les uns des autres, et il y avait une bonne entente entre tous.

Malgré ces hivers rigoureux, il y avait toujours à la fin mars un coin de jardin, à la chappe, où maman semait ses plantons. A cette hauteur la neige fond très vite. C'étaient les femmes qui faisaient les jardins et s'occupaient des légumes. C'était leur vie.

Des hivers de ce temps-là, parlons-en un peu. Les routes s'ouvraient avec le triangle traîné par des

chevaux. C'étaient de bonnes bêtes qu'on nommait chevaux de grands bois. Ceux-là étaient habitués à traîner des grosses charges. Tous les débardages en forêt et les transports aux scieries, c'étaient eux qui les faisaient en lieu et place des tracteurs et des camions, et ils faisaient moins de dégâts aux arbres. C'étaient de bons chevaux, intelligents et obéissants desquels on disait qu'ils étaient extrêmement dociles s'ils étaient bien traités. Tel ce cas où un voiturier commandait ainsi son Bijou, un pas ou même un demi-pas en avant ou en arrière, et où il obéissait.

Dans ces tournées de triangle, on ne passait pas devant un bistrot sans s'arrêter. Tout le monde offrait un verre. Une fois que ça avait duré fort longtemps, quand nos gaillards étaient repartis avec leur triangle, la neige était déjà toute fondue!

Au début de son installation à la Vallée, le Dr. Rochat habitait au Pont. Un jour qu'il devait visiter un malade Derrière-la-Côte et qu'il faisait une bise à décorner des boeufs, il dut venir avec le train, comptant trouver un traîneau qui le conduirait chez son patient. Arrivé au Sentier il alla voir un hôtelier du village qui avait l'habitude de conduire le Dr. Décombaz lors de ses tournées. L'hôtelier vint sur le pas de la porte et, voyant cette bise, dit au docteur Rochat: "Vous ne voyez pas qu'on mette un animal dehors par ce temps!" Le Dr. Rochat qui, par précaution avait

emporté ses skis, n'eut plus qu'à les enfourcher et traverser la côte. Quel courage! Il avait conscience de sa charge et ce jour-là eut le bonheur d'avoir sauvé son malade.

Une autre fois que la bise soufflait sur la Vallée depuis plusieurs jours et que les routes n'étaient plus praticables, le Dr. Rochat téléphona au municipal responsable pour voir s'il ne voulait pas faire quelque chose pour améliorer la situation. Celui-ci lui répondit: "Que voulez-vous; il faut attendre que ça se calme, et puis on verra!"

Le hameau du Bas-du-Chenit, avec toutes ses maisons éparpillées, était une région importante. Il y avait beaucoup plus de maisons que maintenant. Les unes ont brûlé, d'autres ont été démolies ou sont tombées en ruine. Les familles étaient nombreuses. Il y avait deux écoles, l'une chez Borrnard avec quarante élèves. Là c'était M. Rouge qui enseignait. Cette maison, nommée plus tard par les nouveaux propriétaires "Les Orbettes", a été incendiée en 1972 avec tout le quartier. Il y avait encore l'école enfantine vers la croisée. La dernière année que nous étions aux Hollards, mon frère descendait à travers la forêt pour aller à l'école au Bas-du-Chenit.

Ouvrons une petite parenthèse pour parler un peu de notre Vallée. Qui à elle seule forme un district composé de trois communes: celle du Lieu, constituéé en 1396; celle de l'Abbaye en 1571; et celle du Chenit en 1646.

Les villages de la Vallée portent tous des noms très naturels. Le Lieu étant celui de Dom Poncet. L'Orient étant placé à l'orient de l'Orbe. Le Sentier, étant bâti sur le sentier reliant le Lieu au Brassus. Et ainsi de suite pour tous les villages. Chaque commune se compose de trois fractions de commune. C'est ainsi qu'au Chenit, à la fin du dix-neuvième siècle, à la suite de diverses dissensions et de rivalités, la commune se divisa en trois fractions qui furent reconnues par décret officiel du Grand Conseil. Le Sentier le 17 novembre 1900. L'Orient le 9 mai 1904. Le Brassus, le 23 novembre 1908. Ces fractions de commune ont pour autorité législative l'assemblée de tous les citoyens, et pour autorité exécutive, un conseil administratif.

Avec une superficie de 100 km², la commune du Chenit est la deuxième du canton, et la quatrième de Suisse en surface forestière, avec 2463 hectares de forêts.

Le début de ce siècle a été profondément marqué par la guerre mondiale déclarée en 1914. Et je vois encore ces deux trompettes du Bas-du-Chenit descendre du côté de la gare pour prendre le train en entonnant des chants patriotiques. Et suivis de toute la population qui, malgré la tristesse de ces départs, chantait avec la même foi et le même courage au moment de se quitter, avec devant cette inconnue, la guerre.

Et voilà, les hommes partis, les femmes et les enfants

se retrouvaient face au travail qu'il fallait bien faire. Là aussi la solidarité joua pleinement, et il se trouva toujours un homme resté là pour venir traire matin et soir. Et les enfants ne rechignaient pas à la tâche, habitués depuis tout petits à s'aider aux différents travaux de la campagne. On faisait ça comme si on jouait. D'ailleurs chez nous notre papa ne nous avait-il pas acheté des petites fourches adaptées à notre grandeur ? Tout glorieux de pouvoir nous aider, même si peu soit-il, nous étions contents.

Un jour que les vaches étaient aux champs, nous avions une belle génisse un peu vindicative, j'étais appuyé contre la barrière du jardin. Tout d'un coup cette bête me fonça dessus tête baissée. Sans la présence d'esprit de ma marraine qui était là avec une fourche à la main, que serait-il resté de moi, gamin de six ans ?

Et c'est ainsi que la vie nous a pris, et aussi nous a appris tout ce qu'un homme devrait savoir, la vie dure de ce temps, le travail et l'économie.

La guerre était bel et bien là, avec toutes ses horreurs, et l'on apprenait à se débrouiller tant bien que mal, parfois plutôt mal que bien.

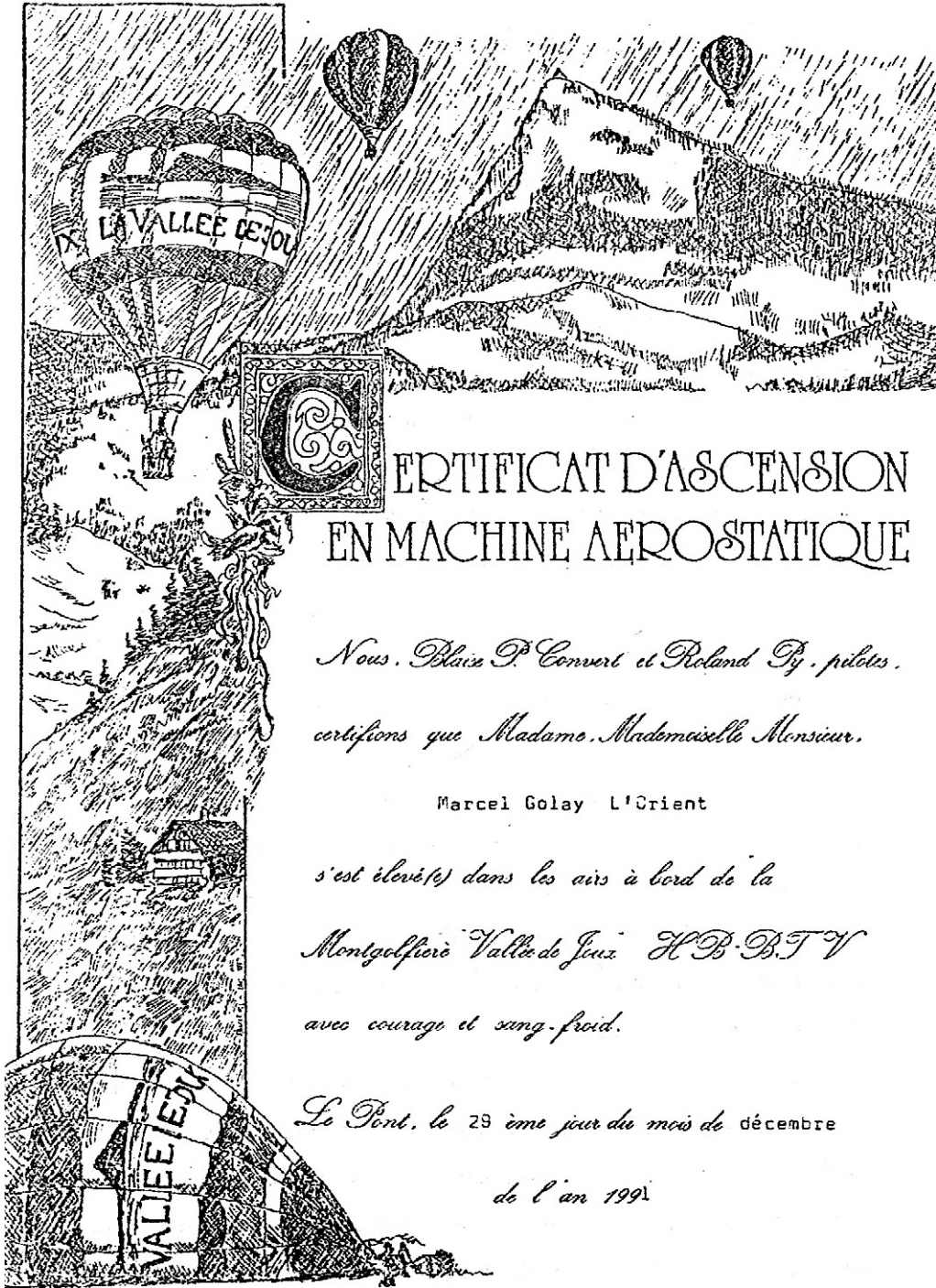
Ca me rappelle notre ami Léon de Bois-d'Amont qui hésitait à partir pour la guerre alors que son père lui disait: "Vas-y Léon, c'est pour la France". Il se décida finalement. Mais comme il ne pensait pas revenir, il lança sa clef dans le jardin. Etant quand même revenu, il eut beau la chercher, il ne la retrouva pas, si bien

qu'il dut changer de serrure!"

Ce même Léon était voiturier et venait régulièrement chercher du sable vers Chez Tribillet avec son copain. Ils avaient deux chevaux, car ils devaient doubler pour monter le Brassus. Un jour ils avaient fait un arrêt important chez Dalloz pour boire un canon. Les deux bêtes étaient attachées devant le café. Tout d'un coup un de ces farceurs du Bas-du-Chenit qui rentrait des Grands-Plats fait irruption dans le café et crie: "J'ai rencontré deux chevaux qui partaient seuls contre le Bois-d'Amont, ce ne seraient-y pas les vôtres ?" Le Léon se lève précipitamment, renverse son verre en sortant et, arrivé dehors, ne peut que constater que les chevaux sont encore bien là!

Notre vie sédentaire en ces lieux forains devait bientôt prendre fin. La place de gérant à la laiterie du Brassus étant à repourvoir, mon père postula et ce fut lui l'heureux élu. Mais, étant mobilisé, ayant tout juste obtenu un congé pour se mettre en train avec son nouvel emploi, la maman dut se débrouiller pour faire la vente des produits, la comptabilité et tout et tout. Un jour il n'y avait pas assez de lait, un autre c'était le beurre qui manquait. Nous les garçons, nous allions chercher le lait dans les alpages. Le beurre venait de Hollande, en tonneaux de cinquante kilos. Il était salé pour la conservation.

Là dessus vint se greffer une épidémie de fièvre aphteuse. Alors les régions contaminées furent délimitées,



CERTIFICAT D'ASCENSION
EN MACHINE AEROSTATIQUE

*Nous, Plaix P. Convert et Roland Ty, pilotes,
certifions que Madame, Mademoiselle Monsieur,*

Marcel Golay L'Orient

*s'est élevé(s) dans les airs à bord de la
Montgolfière Vallée de Jouz H.P.B.T.V
avec courage et sang-froid.*

*Le Pont, le 29^{ème} jour du mois de décembre
de l'an 1991*

et pour passer de l'une à l'autre, il fallut tremper ses pieds dans un bol de désinfectant. Les paysans des environs n'ayant pas le droit de passer ces limites, ils apportaient leur lait jusque là, et c'est nous les gamins qui allions le chercher avec de petits chars à quatre roues. Cette limite se trouvait vers chez Edouard, au voisinage Chez Loyal qui a été consumé depuis lors par un incendie.

Plus tard, à la fin de la guerre, ce fut une épidémie de mauvaise grippe qui emporta plusieurs de nos soldats. Et pour corser le tout, il y eut encore la grève des chemins de fer qui paralysa tout le pays. Je vois encore les soldats qui devaient mobiliser à Horgues passer le Marchairuz au mois de novembre par la neige et par une grosse bise, ce qui provoqua encore plusieurs décès dans les rangs. Il y en a qui ne sont pas revenus. Moi-même qui ai passé par cette mauvaise grippe, je suis resté trois semaines au lit sans connaissance.

Mais la guerre pourtant eut une fin. Ainsi le 11 novembre 1918 l'armistice fut signé à Compiègne. Ceux qui croyaient dominer le monde durent rendre à la France l'Alsace et la Lorraine.

La guerre apporta une grande évolution, avec l'augmentation des salaires, mais aussi l'augmentation du coût de la vie d'une façon très générale. On vit également se développer de nouvelles inventions, avec en particulier l'essor de l'industrie automobile et celle de

l'aviation qui fit un grand bond en avant.

Pendant ce temps, les enfants que nous étions grandissaient en esprit et en sagesse, selon la formule consacrée. Nous nous aidions tant mal que bien à tous les travaux qui nous étaient accessibles. Il fallait avant tout suppléer au manque de bras provoqué par la mobilisation. Comme tout évoluait, on commença à voir des jouets arriver dans les magasins. Je vois toujours le papa rentrer du service et nous apporter à chacun un petit paquet. Quelle joie nous éprouvâmes à le déballer, pour trouver à l'intérieur une jolie petite vache attelée à un petit tombereau, le tout en bois. Notre père rentrait du Valais. C'était sûrement la première fois que nous recevions quelque chose d'aussi beau et nous en étions extasiés.

Mais le temps passait; on commençait à voir des luges et des skis. Quelles journées aussi pour nous quand le papa nous emmena chez les Meylan, qui étaient alors les seuls fabricants de skis de la région, et nous demanda d'en choisir chacun une paire. Ils étaient si beaux! Avec quelle fierté nous les avons choisis. Ils étaient en frêne avec des montures constituées d'un étrier et d'une courroie de cuir à passer autour du talon. Ça changeait déjà pas mal d'avec les vieilles douves de tonneau sur lesquelles nous clouions de vieilles socques. Par contre l'équipement, lui, restait absolument nul: culottes courtes et bandes moletières

jusqu'au-dessous des genoux. Chaque soir c'était la débattue!

Pour les jeunes que nous étions, les jeux étaient simples. Toujours le ski et la luge en hiver. Nous mettions plusieurs luges les unes derrière les autres, et le conducteur qui était devant conduisait le tout. Nous partions du contour du Marchairuz, avec tout de suite la vitesse maximale. La route devenait toute en glace et c'étaient les pauvres piétons qui en souffraient. Mais s'ils maugréaient un peu, personne n'aurait eu l'idée de nous interdire ces terribles lugées qui, avec la vitesse, nous menaient jusqu'au Crêt-Meylan. A part ça, en été, on se fabriquait des échasses ou on jouait à la balle à deux camps et puis aux billes, autrement dit aux nius. Ah! que de parties nous avons faites qui duraient jusqu'à la nuit. Il n'y avait pas de goudron, de la papette, mais plus il y en avait, mieux ça allait, car les pis, au lieu de rouler ou de sauter, restaient sur place. Le meilleur joueur que j'aie connu, fut Richard Heizmann. Il pouvait vous piquer votre agate ou votre cornaline à trois mètres. Il n'avait pas besoin d'aller acheter des nius chez Péta, lui; il en gagnait assez.

Dans les grandes familles, il n'était pas rare que les garçons, à dix ou douze ans, partent l'été derrière le Risoux pour garder le bétail. Ils y allaient pour leur pension, et quand ils revenaient avec quelques sous,

c'était pour acheter une paire de socques à la foire d'automne.

Les années qui suivirent la guerre furent très difficiles pour tout le monde. Chômage, récession générale, et puis grande sécheresse en 1921, avec aucune pluie de février à novembre. Le bétail descendait des montagnes parce qu'il n'y avait plus rien à manger ni à boire sur les alpages. C'est ainsi qu'un de nos gros paysans qui avait acheté dix vaches à deux mille francs pièce, se trouva dans l'obligation de les revendre, car il n'y avait plus de fourrage et plus d'eau. On voyait le fond du lac et toutes les bosses dont il est constitué. Ce fut une triste année, et ceux qui crurent le moment venu de faire de grandes modernisations, se trouvèrent face au marasme général.

Ce fut aussi en automne 1921 qu'eut lieu le championnat du monde de motos autour du lac de Joux. Les routes n'étaient pas goudronnées, et on n'y voyait plus rien. La course fut finalement gagnée par Carmine sur son Harley-Davidson. Ça c'était du spectacle! En tous cas pas ordinaire, ni pour notre génération ni pour la région.

C'est à ce moment-là qu'on déménagea à La Praz. Il fallut s'habituer à un monde différent et à un nouveau régent. Une fois qu'on jouait à la balle, celle-ci étant partie au fond de la remise au syndic, ce fut le Colo qui alla la rechercher et qui, du fond de la remise, la lança dehors au moment même où le régent passait!

Celui-ci se tenait beau droit avec sa pipe bien plantée, et voilà-t-y pas que la balle ramasse celle-ci au passage! Le pauvre Colo fit mille manières pour s'excuser. "On verra ça demain", lui dit le régent! On imagine facilement la suite de cette histoire!

Nouvelle étape: Le Solliat, ce beau village où il fait si bon vivre. Là ce furent les belles promenades du dimanche, ces randonnées à travers les grandes forêts du Risoux où, à observer cette belle nature qui nous environne, on peut s'extasier devant un bel arbre ou une fleur magnifique où se pose un papillon aux mille couleurs ou une abeille qui vient se gorgier de pollen. Le professeur Samuel Aubert savait s'employer à nous faire admirer toutes ces belles choses.

Mais il y avait aussi l'hiver et ses bonnes couches de neige; et les matins où il fallait descendre à l'école du Sentier à pieds. Car bien sûr alors on ne venait pas nous chercher devant la maison avec un autocar.

Un matin qu'il était tombé soixante centimètres de neige, on se relayait entre cinq qu'on était; à chacun son tour de passer le premier. Ce fut terriblement épuisant, à tel point que nous ne pouvions plus en avant. Et voilà que sept heures sonnent soudain à l'église: on va arriver en retard! Ce qui fut. Conséquence: arrivés derrière la porte de l'école, celle-ci était fermée à clef. Ainsi, pour une minute de retard, nous dûmes attendre dans un vestibule glacé jusqu'à la récréation

de huit heures. Il fallait être bien docile en ce temps-là. Mais de celle-là, le régent en entendit parler encore longtemps!

La dernière étape de cette suite de déménagements, ce fut l'Orient. Mais alors l'enfance, avec tous ses plaisirs, était terminée. Une vie sérieuse nous attendait.

Libéré de l'école avec un carnet qui me classait premier de classe, j'entrepris un apprentissage de fromager. Puis ce fut un stage à l'école de fromagerie de Moudon. L'été suivant on me trouva officiant comme fromager au chalet de la Capitaine, puis laitier aux Bioux avec déjà pas mal d'expérience. Lors même de l'exposition agricole de Bruxelles, un commerçant en produits laitiers, spécialement en vacherins, me commanda dix pièces. Pour les envoyer à cette exposition. Résultat: premier prix pour la présentation, prix d'honneur pour la qualité, le goût et l'arôme. C'était une belle récompense.

De toute façon, à la campagne, c'était la belle vie. Ah! ces belles journées aux champs avec les copains qui venaient trouver les petits bergers, ces bons berbots pour les quatre heures - pour les non initiés, ce sont des pommes de terre cuites sous la cendre - et le son des cloches harmonisées de tous les timbres. Et puis ces belles montées à l'alpage... quelle fête pour les paysans, avec des vaches bien ensonnillées, un bouquet sur la tête. La manière de le fixer est très simple. On attache un petit sapin à la jambe du boute-cul, puis la courroie est passée

autour des cornes et on fixe le tout sur la tête de la plus belle vache qui deviendra la reine pour tout l'été. Bien sûr, quand le troupeau traverse le village, tout le monde sort pour le voir. Quelle journée décidément que la montée! Chants, repas et bonnes histoires.

Avec le temps l'aspect de nos villages a considérablement changé. Toutes les maisons où presque étaient des fermes. Dans un de nos hameaux où il y avait trente-trois paysans portant du lait à la laiterie, maintenant il n'y en a plus que six. Modernisation, évolution, avec toujours le renchérissement de toute chose. Alors il n'y avait que les industriels ou les commerçants qui avaient une moto ou une auto, et encore, certains boulangers, bouchers ou d'autres, livraient-ils tout autour de la Vallée avec un cheval et un petit char. A part ça des petits magasins dans tous les quartiers des villages. Au Brassus, au début du siècle, on en comptait pas moins de vingt, auxquels il faut rajouter une dizaine de bistrots. En général ces commerces étaient tenus par la femme, tandis que l'homme allait faire sa journée ailleurs.

C'était encore l'époque des petits ateliers perchés au faite des maisons, avec la série de fenêtres les unes à côté des autres. On peut encore voir ces petits ateliers dans les maisons anciennes. Ils pouvaient recevoir de 4 à 8 horlogers qui travaillaient ensemble bien tranquillement. Le soir, vers les dix heures, les femmes

apportaient le thé, et ensuite tout le monde se mettait à chanter. Ce n'était pas le beau temps, ça ?

On travaillait tout en exploitant son petit domaine. Mais la construction des fabriques amena le travail en commun qui fut beaucoup plus astreignant. De ce fait les petits domaines disparurent les uns après les autres au profit d'autres exploitations qui s'agrandissaient. Et de nos jours on ne pourrait plus concevoir un horloger qui ne ferait pas l'horaire complet. Ainsi le dernier des petits paysans horlogers que je connus, s'entendit-il dire un jour par son chef: "Il faut choisir. Maintenant c'est la fabrique ou le domaine". L'homme en question, la mort dans l'âme, dut se défaire de ce qu'il aimait le plus au monde: son domaine et son bétail.

Evolution, dit-on. Sans que le chômage ne soit néanmoins absent de ce nouveau régime. Surtout dans les années d'après guerre, je parle de celle de 14-18, où il y eut beaucoup d'instabilité, et cela jusqu'en 1938. Mais depuis cette date, le grand boom, avec une période de haute conjoncture où tout évolua avec une rapidité encore plus déconcertante.

Les inventions de tous genres, en horlogerie et machines, furent nombreuses. Qui permirent de faire plus de travail en beaucoup moins de temps. Une sorte de course infernale où a sombré la civilisation. Regardez-moi donc nos bons Combiens, si calmes et si paisibles, ces gens qui avaient le temps de vivre, celui d'allumer leur

pipe au coin de la maison, qu'en reste-t-il, si ce n'est des esclaves du boulot!

Et notre jeune Combier, que devient-il dans tout cela ? Ses écoles terminées avec d'excellents résultats, commencent pour lui l'apprentissage et la vie active. Hélas, c'est un mauvais moment: chômage, marasme dans les affaires, impossibilité de trouver à évoluer dans le commerce. Il entreprend alors de fromager avec son père, puis il va six mois à l'école de Moudon. Ensuite il fromage à la Capitaine, puis aux Bioux. Suivent quelques années à la campagne et puis arrive le grand événement, le mariage. D'où nécessité de trouver un emploi stable. C'est ainsi qu'il va dans les forêts du Risoux comme bûcheron.

Mais bientôt, un automne, l'horlogerie ayant repris, il entre à la fabrique où il pratiquera 38 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de la retraite. Et sans même avoir appris le métier. Mais adroit et débrouillard, il arriva tout de même à la place enviable de chef de partie, ce qui ne saurait être à la portée de tout le monde.

Entre temps vint la guerre de 39-45 avec la mobilisation. Et ces longues séries loin de la famille. Il faut vivre avec une maigre allocation de perte de salaire. En résulte qu'à la fin de celle-ci on n'a plus d'habits à se mettre et pas les moyens d'en acheter. Mais enfin, le 8 mai 1945, l'armistice est signé. Ceux qui prétendaient dominer le monde ont à nouveau tout perdu.

Il n'empêche que ce 8 mai apporta un grand soulagement dans le monde. Ce fut l'occasion de fêter l'événement une semaine au moins. Ceux de ce siècle ainsi auront vu deux grandes guerres. Une troisième, celle du Golfe Persique, grâce à une coalition internationale, aura été assez prestement menée, mais ne finira néanmoins pas sans conséquences dramatiques pour les populations concernées.

La guerre de 1939 - 1945 a été une chose terrible. Les guerres d'ailleurs ont toujours été la plus grande plaie de tous les temps. Mais comment faire pour convaincre les grands de ce monde de s'arranger par des moyens pacifiques ? Cette dernière guerre a été dénommée guerre mondiale. Que de destructions, que de victimes dues à la férocité d'un fou qui avait souhaité posséder le monde. Heureusement toutefois que le sort en décida différemment et qu'en fin de compte tout se retourna contre lui. Mais non sans dégâts.

Quant à la Suisse, si elle a été évitée par la guerre, elle a quand même subi quelques bombardements : celui de Genève qui fit un mort, de Renens, de Villars-Lussery, de Zürich, de Schaffouse et de Bâle. Et si nous étions quelque peu sous-équipés par rapport aux autres, notre aviation a tout de même abattu deux avions de guerre sur le Jura.

Figurez-vous un peu. On arrive avec une batterie d'artillerie en face de Bâle et un colonel nous annonce :

"On va occuper la ville, on restera coûte que coûte, on est considéré troupe sacrifiée, personne ne recule". Je ne sais quelle impression cela pourrait vous faire alors que vous avez femme et enfants à la maison. Et surtout qu'on entend des coups de fusil et de canon de toutes parts.

A quelque temps de là, ce fut le bombardement de la gare aux marchandises de Bâle. Le 8 mars 1945, où nous risquâmes d'être pris, une bombe étant tombée à vingt mètres de nous. Ce bombardement devait détruire un train de marchandises destiné aux armées allemandes se trouvant en Italie. Cent-vingt wagons d'anéantis ainsi que la halle aux marchandises. Deux trains arrivant à Bâle en feu ainsi que 18 maisons dans la ville. Triste spectacle.

Et cette guerre a poussé à l'extrême le perfectionnement des armes, qu'elles soient de terre, d'air ou même chimiques. Que n'a-t-on pas inventé comme matériel de destruction. Avec les bombardiers, puis ensuite les fusées et même bientôt les bombes atomiques. La guerre précédente avait pris fin avec les gaz, celle-ci se termina avec la bombe atomique.

Un Valaisan qui passe à proximité de la cuisine militaire, la roulante, traînée par des chevaux, équipée d'une chaudière sur laquelle on peut lire: "Confédération Suisse", dit à son coapin: "Ah! c'est là qu'on fait les rations suisses?" Et l'autre de répondre: "Oui,

mais plus de trois gamelles, ils ne donnent pas!"

Après ça la vie reprit son cours. Virent les enfants. Une vie remplie par le travail, les activités politiques qui furent un passage dans les autorités de la commune, un autre dans celles du village, les activités sociales avec l'hôpital et les assurances. Puis enfin la retraite. Et les anniversaires. Les noces d'or, les festivités pour mes 80 ans entouré d'une belle famille, avec trois enfants, six petits-enfants et pour l'instant cinq arrière-petits-enfants. Une vie bien remplie en somme, certes de travail comme on vient de le dire, mais aussi de beaucoup de satisfactions et de la chance de constituer avec son épouse un couple encore très uni.

Fin de la première partie